

Langues et littératures romanes

M. Harald WEINRICH, professeur

Cours : *Figures de l'étranger dans les langues et littératures romanes*

La xénologie est une science pluridisciplinaire qui analyse, par un examen historique et critique, l'étrangeté (la « xénité ») de tout ce qui est perçu comme étrange et étranger (personnes et cultures) en se plaçant du point de vue de l'autochtone. Dans ce cours, seuls ont été retenus les aspects linguistiques et littéraires de cette science qui emprunte certaines de ses méthodes à l'herméneutique (Schleiermacher, Dilthey, Husserl, Gadamer, Ricoeur).

La première approche du cours nous a conduit à examiner le champ sémantique de la xénité dans plusieurs langues européennes, tant anciennes que modernes. Elle a permis de dégager la position souvent précaire de l'étranger (*xénos*, *hostis/hospes*) entre les rôles antagonistes d'ennemi et d'hôte. D'après le témoignage des langues, l'étranger est généralement quelqu'un qui vient du dehors (*étranger* dérivé de *extra*, *foreigner* dérivé de *foris*) et qui, pour ne pas être rejeté, a besoin, auprès des autochtones, d'un protecteur, celui-ci pouvant être un citoyen respecté (« *proxène* ») ou le Père des dieux lui-même (« *Zeus xénios* »). Cette nécessité a conduit à fixer des droits pour les étrangers. L'illustration la plus parfaite en est le statut de l'hospitalité, que Kant définit comme « le droit qu'a l'étranger (*der Fremdling*), à son arrivée dans le territoire d'autrui, de ne pas y être traité en ennemi » et qu'il considère comme un droit cosmopolite (« *Weltbürgerrecht* ») constituant l'une des conditions requises pour l'avènement de la « paix universelle ».

Dans la plupart des cas, l'étranger parle une autre langue. C'est là, pour les autochtones du moins, la première marque de sa xénité. La linguistique en tient compte. C'est en effet une science largement consacrée à l'analyse et à la description de langues étrangères, une « xéno-linguistique ». En tant que telle, elle tente de mesurer le « taux de xénité » d'une langue étrangère donnée et d'en abaisser le « seuil » pour les apprenants dont ce n'est pas la langue maternelle. D'autre part, le nombre de « xénismes » existant dans une langue constitue un facteur important — apprécié ou déprécié — dans la conscience culturelle de

toute communauté linguistique. La « xéno-linguistique » intègre ainsi plusieurs aspects de la typologie linguistique et de la linguistique contrastive dans une même perspective.

*

**

En ce qui concerne la xénologie littéraire, le cours a porté en premier lieu sur l'hospitalité dont les archétypes ont été créés par Eschyle pour la cité (*Les Suppliantes*) et par Homère pour l'individu (*L'Odyssée*). Ce sont en particulier les chants VI-XII de l'Odyssée — Ulysse hôte des Phéaciens — qui peuvent être lus comme un manuel de l'hospitalité grecque. Celle-ci se présente dans l'épopée homérique sous forme d'un pacte de civilité entre l'hôte invitant (Alcinoos) et l'hôte invité (Ulysse). Les multiples dons matériels offerts à l'étranger naufragé se voient compensés par le contre-don spirituel, non moins généreux, du long récit par lequel Ulysse offre à ses hôtes la richesse de ses expériences vécues sur la terre et aux enfers. Il est intéressant de relever que, au cours de ses aventures, Ulysse a également fait l'expérience de l'anti-hospitalité barbare, incarnée dans le cyclope Polyphème.

Dans l'univers de la culture et de la religion judéo-chrétienne l'hospitalité n'est pas moins appréciée que dans le monde hellénique. Jéhova protège les étrangers et exhorte les Israélites à les aimer en souvenir du statut d'étrangers qui fut le leur en Égypte. Dans l'Ancien Testament, Abraham est l'image de l'hôte parfait, puisque les trois étrangers inconnus qu'il a accueillis chez lui avec générosité n'étaient autres que des anges envoyés par Dieu. Pour les auteurs du Nouveau Testament, c'est plutôt le point de vue de l'étranger accueilli qui prévaut : Jésus et les apôtres sont des prédicateurs itinérants qui vont d'un hôte à l'autre. D'une manière directe ou indirecte, le chrétien hospitalier accueille donc toujours le Seigneur. Cette tradition se retrouve tout particulièrement, depuis la règle de saint Benoît, dans l'hospitalité monacale dont *La légende de saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert nous offre un témoignage littéraire tardif.

En Europe, le Juif est devenu le prototype de l'étranger vivant dans une société où un grand nombre d'autochtones se montrent très peu enclins à pratiquer envers lui l'hospitalité chrétienne. Il symbolise, plus que toutes les autres victimes de l'exclusion sociale, l'exclusion de l'étranger. Cet aspect négatif de la xénité a été étudié principalement dans le mythe du Juif errant, appelé selon les sources Ahasvérus ou Isaac Laquedem. D'après une légende répandue dans toute l'Europe depuis le XIII^e siècle, ce cordonnier de Jérusalem aurait refusé à Jésus portant la Croix et arrêté à la porte de sa maison le geste hospitalier d'un verre d'eau. En punition de ce manquement, Jésus l'aurait condamné à l'errance éternelle à travers le monde, sans trêve ni repos, et privé à jamais de toute hospitalité. Pour illustrer divers aspects xénologiques de ce mythe, quatre textes de la littérature française ont été retenus :

1/ la chanson « Le Juif errant » (v. 1820) de Béranger, 2/ le drame « Ahasvérus » (écrit en 1833, publié en 1858) d'Edgar Quinet (professeur au Collège de France), 3/ le roman-feuilleton « Le Juif errant » (1844/45) d'Eugène Sue, 4/ le poème en prose « Le passant de Prague » (1902) de Guillaume Apollinaire. Les malheurs du « sinistre voyageur » (Sue) y sont toujours racontés avec beaucoup de sympathie et une grande commisération pour l'humanité entière souffrant en la personne du Juif errant.

A été ajouté à ces quatre auteurs un contemporain, Edmond Jabès (1912-1991). Il a en effet repris dans son œuvre un grand nombre des motifs xénologiques esquissés jusqu'ici, notamment dans ses ouvrages *Un étranger avec, sous le bras, un livre de petit format* (1989) et *Le Livre de l'hospitalité* (1991). Dans ces livres en vers et en prose, l'auteur — Juif exilé d'Égypte et étranger en France lui-même — établit un rapport poétique entre les rôles humains de l'étranger, de l'hôte, du Juif et de l'écrivain, suspendant au-dessus de cette filiation le « bel arc-en-ciel » de l'hospitalité.

Une approche toute différente de la xénité passe par la poésie des troubadours. L'amour y est le guide. Dans les chansons de Jaufré Rudel (v. 1130 — v. 1170), l'amour atteint sa perfection dans l'éloignement (« *l'amor de lonh* »), qui parvient à transporter la pensée du poète vers une princesse inconnue vivant à Tripoli en Syrie. Les Croisades permettent au poète d'atteindre cette terre lointaine pour y voir enfin l'objet de son amour. Mais il n'y parvient que pour mourir dans les bras de sa belle étrangère.

Peut-on voir *Bérénice* de Racine dans la tradition de l'amour lointain de Jaufré Rudel ? Leo Spitzer et Luigi de Nardis ont défendu cette thèse. Bérénice est bien une étrangère à Rome, originaire presque de la même région que la princesse lointaine du troubadour. Elle y vit, il est vrai, tout près de Tite, tant qu'il n'est pas encore empereur. Mais dès l'avènement de ce dernier au trône impérial, la distance s'impose entre les deux amants, jusqu'à la séparation définitive. Tout autre issue est impossible : « *Rome, par une loi qui ne se peut changer / N'admet avec son sang aucun sang étranger* » (II 2).

Avec les Croisades, l'orientalisme devient donc une composante de la littérature française. Mais dès le XVIII^e siècle, il tend à être remplacé dans sa fonction dépayssante par un exotisme nourri des grands voyages d'expédition et de découverte, élargissant l'horizon des Européens tantôt vers les Amériques, tantôt vers l'Océanie et l'« Extrême »-Orient, mais pas encore, et pour longtemps, vers l'Afrique « noire ». Un nouveau type d'étranger apparaît à l'horizon lointain et sera bientôt ramené des voyages dans les rues de Paris : l'homme dit naturel, le « bon sauvage ». C'est ainsi que chez Bougainville (1729-1811) l'île de Tahiti est décrite, en termes d'« allotopie », comme un absolu d'étrangeté qui fait cependant également revivre l'âge d'or dont rêvaient les anciens.

A la même époque, les Lumières découvrent l'utilité argumentative de la xénité exotique. Montesquieu (*Lettres Persanes*, 1721), Voltaire (*L'Ingénu*, 1767) et

Diderot (*Supplément au voyage de Bougainville*, 1772/1796) oppose, avec ironie à l'adresse des autochtones, la bonté naturelle de l'étranger « sauvage » à la corruption des hommes civilisés et profitent de ce renversement des valeurs pour ébranler les préjugés. Ainsi les Européens deviennent-ils d'« indignes étrangers » (Diderot).

Au XIX^e siècle, l'exotisme abandonne la perspective philosophique et didactique pour se tourner de nouveau vers le charme poétique de l'étrange. Témoin par exemple « L'Albatros » de Baudelaire, qui se révèle, tout bien considéré, comme le Cygne d'antan figurant l'étranger. Un autre poème de Baudelaire, cher à Walter Benjamin, renverse une fois de plus la perspective de l'étrangeté. Dans « A une passante », la grande ville, Paris, constitue le milieu social qui rend étrangères, et par là toutes poétiques, les expériences les plus éphémères, en l'occurrence la vision fugitive qu'a le flâneur d'une femme en robe de deuil au milieu de la foule. Nous sommes ici déjà très près de la poétique du « dépaysement » (Šklovskij : *ostranenie*, Brecht : *Verfremdung, V-Effekt*) qui rompt la routine par un langage volontairement déformé ou par une mise en scène qui se distancie d'elle-même sous l'effet d'une ironie fictionnelle.

Dans un cours sur les figures de l'étranger dans la littérature, *L'Étranger* (1942) de Camus ne saurait rester absent. Pourtant, l'étrangeté de « cet étrange étranger » (Julia Kristeva) n'est pas facile à saisir. Le comportement de Meursault ne s'inscrit dans aucune des catégories xénologiques et n'acquiert une certaine motivation a posteriori que dans la mesure où la justice transforme cet « assassin » en monstre et étranger au genre humain.

Une étrangeté bien particulière est aussi celle qu'a analysée Sigmund Freud dans son essai *Das Unheimliche* (1919). Bien que Freud n'emploie, pas plus ici que dans le reste de son œuvre d'ailleurs, le terme d'étranger, les freudiens français ont eu raison de traduire ce mot par « l'inquiétante étrangeté ». En effet, cette étrangeté ne se manifeste pas par rapport à autrui, mais, s'installant profondément dans la psyché de l'individu selon le processus du refoulement, elle finit par le rendre étranger à lui-même.

Pour terminer le cours, une dernière variante de l'étrangeté a été analysée à travers l'œuvre d'Henri Michaux (1899-1984). Après une longue quête dans de nombreux voyages vers des pays lointains, Michaux a vécu l'expérience du « lointain intérieur » de son corps devenu étranger sous l'effet de l'ascèse ou de la drogue. Son poème en prose *Encore des changements*, extrait du recueil *L'Espace du dedans*, traduit un élan poétique qui, d'étrangeté en étrangeté, se consume dans la recherche toujours déçue d'un inconnu absolu.

COURS EXTRA-MUROS

— *Aspetti economici e non-economici del linguaggio e della letteratura*, 8 cours en octobre-novembre 1995 à l'Université La Sapienza de Rome.

L'*homo oeconomicus* se définit généralement par son aspiration à obtenir dans ses activités un maximum de rendement avec un minimum d'effort. Pour G.K. Zipf (1949), cette aspiration traduit, sur le plan individuel, une « loi » de la nature qui s'impose à tout être vivant pour survivre dans son milieu. Ce « principe du moindre effort » gouverne-t-il aussi les activités de l'esprit ? Cette question a été examinée dans le cours à travers quatre domaines différents de la linguistique et de la critique littéraire.

I / L'économie du style classique

Le point de départ du premier sujet a été une définition de la littérature classique donnée en 1921 par André Gide : « Le classicisme (...) c'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins » (*Billets à Angèle*). Cette définition est la version classique d'un *topos* très répandu qui remonte à Plutarque et qui s'applique plus spécifiquement au comportement langagier des hommes au pouvoir (« *Caesarea brevitatis* »). Il n'est cependant pas évident que cette maxime si raisonnablement économique à première vue soit appropriée à tous ceux qui ne détiennent pas le pouvoir et qui se servent justement du langage pour se défendre des « grands » et de leurs mots d'ordre trop brefs pour être justes. Chez eux, la prolixité (un récit détaillé par exemple) peut être une compensation protectrice de leur faiblesse sociale.

II / Économie et politesse

Les stratégies de la politesse, verbales ou non-verbales, ne sauraient respecter à tout moment les entraves d'une expression strictement définie par les lois de l'économie langagière. Souvent en effet, la politesse déconseille la voie directe en faveur d'une voie plutôt indirecte (Goethe : « *die indirekte Weise* ») moins économique, certes, mais considérée comme plus avenante. En particulier, la politesse dite orientale ne prend jamais le risque d'aller tout droit au but envisagé. Dans l'analyse de ce type de comportement, il convient de distinguer un effort à court terme, qui vise un but immédiat, et un effort à long terme, qui investit dans le maintien durable d'une bonne entente communicative entre les partenaires d'une interaction. Le « rendement » total est la résultante de ces deux efforts. De ce point de vue, les « maximes de conversation » de H. Paul Grice (1967) sont fort critiquables puisqu'elles n'admettent aucune valeur communicative en dehors du pouvoir d'information. Le cours a fortement soutenu l'idée que dans l'échange communicatif il existe de profonds intérêts écologiques au-delà de la stricte économie des segments d'information échangés.

III / L'économie de la mémoire et de l'oubli

A la différence des ressources matérielles, les ressources spirituelles ne s'usent pas quand on en use, mais quand on n'en use pas. Aussi la mémoire (à long terme) n'est-elle jamais « pleine ». Au contraire, plus on y met d'informations et mieux elle fonctionne. Ceci est dû au fait paradoxal que deux ou plusieurs éléments liés entre eux (par association motivée ou arbitraire) se retiennent plus

facilement qu'un élément seul et isolé. En ce sens, la mémoire est non-économique. La grammaire est heureusement là pour organiser cette multitude d'éléments dans des structures syntaxiques répétitives. Autrement dit, le principe écologique de recyclage est bien appliqué dans les langues naturelles.

IV / Économie et écologie dans l'apprentissage de langues étrangères

Malgré le principe de recyclage pratiqué par les langues naturelles, elles restent complexes. Tout apprentissage d'une langue naturelle — langue première ou langue étrangère — est par conséquent long et lent, quelle que soit d'ailleurs la méthode employée. D'où la tentation pour les apprenants et pour les enseignants de soumettre la didactique des langues étrangères aux exigences d'une économie par trop parcimonieuse. C'est un mirage. Il est évident que n'importe quel enseignement est insuffisant par rapport à la complexité de la tâche. Aussi le meilleur enseignement linguistique reste-t-il celui qui accumule chez l'apprenant un capital de motivation apte à l'inciter à continuer le processus d'apprentissage après la fin du cours proprement dit. Pour y arriver, il ne faut pas cacher, mais au contraire mettre au jour la richesse culturelle de la langue étudiée.

— *La grammaire du corps et l'enseignement des langues*, 2 cours à l'Université Stendhal-Grenoble III le 19 mars 1996.

Esquisse d'une linguistique anthropologique pour laquelle le corps de l'homme constitue le proto-système de la grammaire.

H.W.

PUBLICATIONS 1995/1996

Gibt es eine Kunst des Vergessens ? Basel, Schwabe & Co, 1996 (Jacob Burckhardt-Gespräche auf Castelen, 1).

Histoire littéraire et mémoire de la littérature : l'exemple des études romanes (Paris, Armand Colin, 1995, Revue d'histoire littéraire de la France, Colloque du centenaire, pp.65-73).

La boussole européenne de Curtius, in Jeanne Bem / André Guyaux (éds) : *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe*. Actes du Colloque de Mulhouse et Thann des 29, 30 et 31 janvier 1992 (Paris, Champion, 1995, pp. 307-317).

Einige kategoriale Überlegungen zur Leiblichkeit und zur Lage der Sprache, in *Deutsch als Fremdsprache. An den Quellen eines Faches*. Festschrift für Gerhard Helbig zum 65. Geburtstag, hg. von Heidrun Popp (Munich 1995, pp. 409-415).

Wanderwege der Kultur, in : Aus gegebenem Anlass — Standpunkte zu Wissenschaft und Politik. (Bonn, Deutscher Akademischer Austauschdienst, 1995, pp. 79-96).

Ein Gesetz für die Sprache ? in Jahrbuch 1995 der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften (Berlin, Akademie Verlag, 1995, pp.169-173).

Réimpression : *Ein Besuch bei Max Zweig*, in Eva Reichmann (éd.) : Max Zweig. Kritische Betrachtungen (St. Imbert 1995, pp. 259-261).

Préface à Helmuth Plessner : Le rire et le pleurer. Une étude des limites du comportement humain (Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995).

CONFÉRENCES 1995/1996

- *Éléments d'une xéno-politesse* (Paris)
- *Il polso del tempo* (Padoue)
- *Honor y cortesía* (Rome, Academia Española)
- *Kunst des Gedächtnisses — Kunst des Vergessens* (Francfort)
- *Im Krieg der Gedächtnisse : Giraudoux und seine Nachfolger* (Munich)
- *Der Stil, das ist der Mensch, das ist der Teufel* (Augsbourg)

DISTINCTION

- 1996, Prix international « Ultimo Novecento » (Pise).